



La norme dialogique.

Marie-Anne Paveau

► To cite this version:

Marie-Anne Paveau. La norme dialogique.: Propositions critiques en philosophie du discours. Semen
- Revue de sémio-linguistique des textes et discours, 2010, 29, 127-146 <http://semen.revues.org/8793>.
hal-00473996

HAL Id: hal-00473996

<https://hal.science/hal-00473996>

Submitted on 17 Apr 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La norme dialogique. Propositions critiques en philosophie du discours

Nous considérerons [...] d'un côté, que la critique ne prend sens que par rapport à l'ordre qu'elle met en crise, mais aussi, de l'autre, que les dispositifs qui assurent quelque chose comme le maintien d'un ordre ne prennent tout leur sens que si l'on voit qu'ils sont adossés à la menace constante, quoique inégale selon les époques et les sociétés, que représente la possibilité de la critique (Luc Boltanski, *De la critique. Précis de sociologie de l'émancipation*)

Introduction

La fortune épistémique du dialogisme est un des phénomènes remarquables de l'histoire des idées discursives dans le dernier tiers du 20^e siècle. Elle ne se dément d'ailleurs pas au 21^e, puisque se développent des notions par extension (la « dialogalité » comme notion coiffant les phénomènes de dialogisme et de dialogue) ou par dérivation (la « dialogicalité » comme dialogisme de la pensée, par exemple chez Markova 2003). Comme tous les concepts à succès, le dialogisme, mobilisé dans les théories du discours depuis le début des années 1980¹, et désormais routinisé, homogénéise et résout la question qu'il a contribué à poser à son entrée dans le corpus théorique de l'analyse du discours (désormais AD). Cette question est elle-même constituée d'un réseau de plusieurs interrogations inséparables : la conception de la subjectivité, la construction du sens, les frontières entre les notions de personne, d'individu et de sujet, les modes de saisie, en langue et en discours, des phénomènes dits dialogiques, le type de rapports entretenus par les discours. La liste est ouverte, comme celle de notions affines au dialogisme, parfois recouvertes, mélangées à ou intégrées par lui : (inter)subjectivité, altérité, interdiscours, intertexte, hétérogénéité, polyphonie.

Dans ce travail, je voudrais réfléchir, dans une perspective historique et épistémologique, aux implications philosophiques, dans le discours de la linguistique, d'une telle conception mise au centre du fonctionnement des discours. J'adopte la perspective de la philosophie du discours, approche que je développe depuis quelque temps (Paveau 2009b, 2010a et b), et qui a pour objectif de rendre compte des positions philosophiques impliquées dans les productions discursives : quels rapports y sont construits entre discours et monde, discours et esprit, discours et vérité, discours et conception de la vie humaine et des rapports sociaux, discours et normes/valeurs ? Mon terrain étant ici le discours de la linguistique à propos du dialogisme, cette approche en philosophie du discours se situe dans le cadre plus large de l'épistémologie des sciences humaines et sociales.

J'examine d'abord les données textuelles qui ont permis le développement de la notion de dialogisme, puis les interprétations linguistiques qui en ont été faites par l'AD dans l'espace français, conduisant à sa grammaticalisation. Je montre ensuite en quoi le dialogisme me semble le produit de la naturalisation d'une proposition interprétative, et le résultat d'une programmation épistémique. Des exemples de « discours sans autre » me permettent ensuite d'expliquer pourquoi le dialogisme tient autant d'un normativisme optimiste que d'une théorie linguistique.

1. Des données russes aux interprétations françaises

¹ Avec une pointe semble-t-il dans les années 2000 où de nombreuses manifestations et de publications lui sont consacrées ; il est cependant difficile de faire la part entre le succès de la notion, la multiplication des manifestations scientifiques, et la démographie des chercheurs en linguistique.

Actuellement, le dialogisme est considéré comme une propriété des discours (Moirand 2004) et de la langue elle-même (Bres, Mellet (dir.) 2009). C'est une évolution remarquable de la notion et je voudrais ici rappeler brièvement son statut dans les textes du Cercle de Bakhtine. Je n'entre pas dans la discussion sur la paternité de ces textes, renvoyant pour cela aux travaux du CRECLECO de Sériot à Lausanne, dont les attributions sont désormais admises par l'ensemble des chercheurs européens². Il existe en ce moment un retour épistémologique sur les textes du Cercle³ (les travaux du CRECLECO, les relectures de Nowakowska 2005, le sourçage philosophique de Vauthier 2003, les critiques de Bota & Bronckardt 2007), qui permet un travail épistémologique, philologique et philosophique qui aurait sans doute été impossible il y a dix ou quinze ans. Ma remarque est surtout valable pour l'Europe, le retour critique sur Bakhtine datant de la fin des années 1980 aux États-Unis, où la « *Bakhtin industry* », et en particulier la très large application du dialogisme à de nombreux secteurs des études littéraires et même au delà, a fait l'objet de sévères critiques⁴.

Que Bakhtine possède ou non l'entière paternité de la notion de dialogisme (voir Bota & Bronckardt 2007) n'empêche pas que la « programmation épistémique »⁵ soit faite : le dialogisme a, *de fait*, largement pénétré les disciplines du discours en France, et c'est la critique épistémologique de ce phénomène que je voudrais proposer.

1.1. Des éléments pré- ou non linguistiques

De nombreux auteurs notent que les textes du Cercle ne définissent ni ne théorisent véritablement les notions proposées comme le dialogisme, le genre, les harmoniques, la translinguistique elle-même. Il faut également rappeler que ces notions n'y sont pas de nature linguistique, comme le déclarait d'emblée Authier en 1982, au moment même où elle introduisait Bakhtine en linguistique de l'énonciation, mentionnant « deux approches non linguistiques de l'hétérogénéité constitutive de la parole et du discours : le cercle de Bakhtine et la psychanalyse » (1982 : 100). Je reviendrai plus bas sur l'introduction par Authier du dialogisme dans le corpus théorique de la linguistique, et je me contente pour l'instant d'insister sur la dimension philosophique du dialogisme tel qu'il est proposé par Volochinov 1929 et 1930. Dimension qui n'est pas seulement inscrite dans le titre de l'ouvrage (soyons simple : une « philosophie du langage » est une philosophie), mais présente également dans la majeure partie des extraits les plus fréquemment cités par les linguistes (pour un florilège représentatif, voir Moirand 2004, qui estime très justement que le dialogisme est un concept « pour penser avec »). Sériot précise quant à lui que les « harmoniques dialogiques », qui ont fait l'objet d'interprétations linguistiques, correspondent à des données sociologiques et désignent la vie du groupe et les relations (verbales et non verbales) entre ses membres. Il montre que l'objet de Volochinov est le « groupe intermédiaire », entre la société globale et la famille. Le « dialogisme » de Volochinov est donc un groupalisme, une propriété de la relation entre les hommes en société et non du discours, une donnée sociale et non linguistique (Sériot 2008).

1.2. Les ancrages philosophiques

Les textes du Cercle sont en effet fondés sur ce que Vauthier appelle une « base philosophique ». Se fondant sur *Pour une philosophie de l'acte*, qu'elle considère comme la « pierre de rosette » de

² Le CRECLECO (Centre de recherches en épistémologie comparée de la linguistique d'Europe centrale et orientale) dirigé par Sériot à Lausanne, a contribué à réévaluer les attributions d'auteurs au sein du Cercle de Bakhtine : <http://www2.unil.ch/slavl/ling/index.html> ; voir en particulier Agueeva 2004, Sériot 2005.

³ Je parlerai des textes du Cercle pour désigner l'ensemble du corpus du groupe quand les attributions personnelles ne sont pas nécessaires, et nommément de Bakhtine et de Volochinov pour référer aux textes qui leur sont désormais précisément attribués.

⁴ Voici par exemple comment Morson commence le célèbre article qui signe les débuts de la critique de la « *Bakhtin Industry* » : « Most of us remember a time when submissions to PMLA routinely cited Northrop Frye, and when articles on Slavic linguistics or poetics inevitably mentioned Roman Jakobson. A scanning of literary journals suggests that Slavists and non-Slavists alike may now be approaching the age of Baxtin. You will know that age has arrived when you are no longer surprised at journals filled with articles like "Carnivalization in the Quebecois Novel," "Dialogical Midwifery," "Nuclear Dialogism," "Aesopian Language in Baxtin's Analyses of Aesop," "The Poetry of Dialogue and the Dialogue of Poetry," and "The Chronotope of the Road (or the bridge, or the canal, or the square, or the city, or the bathhouse) in the works of (fill in the author's name)." » (1988 : 81). Voir également sur ce point Morson, Emerson 1988.

⁵ Ce terme de Spivak, issu de Foucault et désormais courant dans les *cultural studies* désigne la manière dont les dominants ont construit les savoirs en excluant les subalternes.

toute l'œuvre de Bakhtine, elle estime que ses écrits comme ceux du Cercle se situent à un carrefour des théories philosophiques de son époque, et signent une évolution de l'idéalisme kantien au matérialisme marxiste :

Au vu de ce que nous avons vu plus haut, nous pouvons avancer maintenant que c'est l'échec répété de la *conscience abstraite* dans sa tentative d'appréhender le tout de l'acte dans sa singularité, dans son unicité qui a amené Bakhtine à se tourner vers le *matérialisme historique*, seule philosophie qui, malgré tous ses défauts et toutes ses défaillances, présente l'avantage de faire droit à l'acte éthique dans sa totalité. (Vauthier 2003 : 236).

Elle montre également que les écrits du Cercle reflètent étroitement le débat entre « la philosophie *idéologique* parce qu'*historique* de Dilthey, opposée à celle *rigoureuse* parce que *scientifique* et *transcendantale* que cherchait à fonder Husserl à la même époque » (2003 : 239). On comprend que le primat donné aux relations sociales dans les écrits du Cercle s'inscrit principalement dans un débat philosophique et non dans une discussion linguistique autour du statut de la langue.

De son côté, Sériot, plaidant pour une « recontextualisation fine du texte » et une « approche comparative », reconstruit dans les écrits du Cercle une filiation de Humboldt à Vossler et montre qu'il faut davantage rattacher le dialogisme à une question épistémologique qu'à une problématisation linguistique. Il insiste également sur la dimension sociologique de la pensée de Volochinov chez qui « la société est vue comme une intrusion de l'extérieur dans l'intérieur, comme une revendication de socialité générale de tout ce qui avant lui était considéré comme étant du domaine de l'individuel. Son anti-psychologisme repose sur un sociologisme généralisé » (2005 : 212). Mais le dialogisme reste avant tout une activité humaine, et, dans la version qu'en donne Bakhtine, il est ancré dans un personnalisme chrétien : l'autre est avant tout un sujet dont on doit assumer la responsabilité. Sériot pense à ce propos que la traduction française de 1984 par « mot d'autrui » ou « discours d'autrui » est inexacte, et qu'elle produit des déplacements interprétatifs :

Cette traduction française produit ce qu'on appelait autrefois des « effets de reconnaissance » : elle fait sens pour des lecteurs francophones, qui y reconnaissent l'« univers du discours ». Or, là encore on force le texte bakhtinien dans le sens foucauldien d'un discours comme ensemble d'énoncés dont on a perdu la source, qui fonctionnent de façon impersonnelle et non maîtrisée. Traduire par « la parole des autres » permet d'éviter ce danger. On est bien dans l'utilisation du langage en situation par des individus concrets à la conscience pleine, et non dans une formation sans auteur comme chez Pêcheux ou Foucault (Sériot 2007 : 13).

L'ancrage philosophique des écrits du Cercle conserve en effet la notion d'individu, et met au cœur de la vie sociale ses liens avec les autres individus. Le sociologisme de Volochinov et le personnalisme de Bakhtine rejettent certes le transcendantalisme kantien, et adoptent une perspective contextualiste, mais n'en conservent pas moins l'idée d'un sujet autonome conscientisé.

1.3. Les deux dialogismes

Peu d'auteurs soulignent qu'il existe deux dialogismes assez différents et peu susceptibles d'une saisie généralisante, tout en étant étroitement contigus. Dans le premier recueil critique sur l'usage français des travaux du Cercle (Depretto (dir.) 1997), Rabaté pointe cette duplicité de la notion : il existe un premier dialogisme ancré dans la philosophie du langage (Volochinov 1929, 1930), qui s'incarne dans une critique des conceptions saussuriennes et défend une conception sociale et sociologique du signe comme idéologie ; et l'on trouve chez Bakhtine un second dialogisme, relevant de la philosophie de la littérature (Bakhtine 1952-1953, 1959-1961, 1963), qui porte plutôt sur la représentation textuelle de la subjectivité en posant les problèmes du point de vue et du personnage. Il est tentant d'attribuer à chaque auteur son dialogisme, mais l'on sait que Bakhtine ne cessera de reprendre les textes de ses amis après leur mort dans les années 1930 (sur la question de la circulation des textes à l'intérieur du Cercle, voir Peytard 1995).

L'affaire se complique si l'on essaie de prendre en compte la contiguïté des deux dialogismes, c'est-à-dire de les distinguer sans les séparer et de les faire jouer ensemble sans les mélanger. Dans le corpus du Cercle en effet, les dialogismes linguistique et littéraire sont conjoints, comme le montre prudemment Rabaté :

Si l'on retourne aux textes de Bakhtine, il n'est pas sans intérêt de noter que les phénomènes de dialogisation, de dialogisation intérieure, de bivocalité, de bi-accentuation, de bilinguisme, d'hétéroglossie, d'hybridation, de polylinguisme ne sont pas seulement convoqués pour rendre compte de phénomènes linguistiques, ils sont aussi mis à contribution pour l'analyse des mélanges de voix, de points de vue, d'époques et de consciences dans le roman (Rabatel 2006a : 63-64).

Or les travaux actuels attesteraient plutôt que le dialogisme linguistique s'est développé à l'écart du dialogisme littéraire.

1.4. La grammaticalisation du dialogisme

« Il ne faudra jamais laisser s'effacer de la mémoire que les écrits de Bakhtine, paraissant au grand jour de la publication, sont empreints, en eux-mêmes, du secret du silence, un silence de trente ans », écrit Peytard en 1995, dans *Mikhaïl Bakhtine. Dialogisme et analyse du discours*. C'est en effet un Bakhtine quasiment sans histoire qui arrive dans le paysage structuraliste français des années 1970. Les passeurs, Kristeva qui la première traduit Bakhtine aux deux sens du terme, en proposant la notion d'intertexte en 1967 (pour le détail voir Paveau 2010a), Jakobson (qui rédige la préface du *Marxisme* en 1977) et Todorov qui réalise le patchwork du *Principe dialogique* en 1981, sont aussi des interpréteurs.

Les interprétations linguistiques françaises sont désormais bien connues puisqu'elles constituent un *mainstream* en AD, et je me contente de les rappeler brièvement.

Plusieurs auteurs ont souligné que Bakhtine a été présenté comme un « disciple de Benveniste » (l'expression est de Sériot) et Nowakowska décrit bien les acrobaties théoriques de Ducrot : « C'est pourtant à partir du concept de polyphonie et non de celui de dialogisme que Ducrot (1984) construit sa "théorie polyphonique de l'énonciation", en procédant à une extension (très libre) à la linguistique des recherches de Bakhtine sur le littéraire » (2005 : 173).

Du côté de l'AD, le dialogisme est très vite acclimaté dans le paysage théorique du début des années 1980, à partir d'Authier 1982. C'est elle qui l'articule avec l'interdiscours issu des propositions de Pêcheux et de la division du sujet posée par Lacan, au sein de la notion d'hétérogénéité qu'elle fait entrer dans le corpus de la linguistique, sous la forme du non-un⁶. Elle propose dans son article de 1982 les catégories de « dialogisme interdiscursif » et « interlocutif », combinant, avec des réserves importantes (reprises en 1995) qui ne semblent pas avoir été entendues, les propositions du Cercle avec celles de Pêcheux. Ces notions se naturalisent quasi immédiatement : *interdiscursivité* devient le terme qui désigne le dialogisme en AD et des expressions comme « interdiscursivité bakhtinienne » ou « la notion bakhtinienne de dialogisme interdiscursif » circulent rapidement⁷. La source du « dialogisme interdiscursif » est immédiatement attribuée à Bakhtine⁸, ce qui confirme l'extraordinaire plasticité notionnelle qui accompagne toute l'appropriation française de l'héritage du Cercle.

Enfin l'interactionnisme absorbe le dialogisme comme un ingrédient naturel de son corps théorique, la notion constituant un argument fort pour une conception interactionnelle de tout discours, comme le montrent Bres et Nowakowska en 2005, dans un article reposant entièrement sur la thèse dialogale : « On pourrait dire que, dans le dialogal, les tours de parole antérieurs et ultérieurs sont *in praesentia*, alors que, dans le monologal, ils sont *in absentia* » (2005 : 139). Cette position revient à postuler une structure profonde, qui serait toujours dialogale, sous une structure de surface où les marques de dialogue seraient « absentes » mais non les marqueurs dialogiques (sur les marqueurs grammaticaux du dialogisme voir Bres, Mellet (dir.) 2009). Position qui à son tour a des implications fortes : on passe du dialogisme philosophique de Volochinov-Bakhtine entièrement fondé sur le discours en situation et la non-prise en compte de la langue, à

⁶ Pour une archéologie détaillée de la notion d'interdiscours voir Paveau 2009b et 2010b.

⁷ Peytard est un des passeurs les plus influents de cette articulation dialogisme-interdiscours qui apparaît dans de nombreux travaux. Voir par exemple Schepens 1999 où le terme *dialogisme*, qui figure dans le titre, apparaît beaucoup moins fréquemment dans le corps du texte que *interdiscours* et *interdiscursivité*, ce que montre partiellement, à partir des extraits proposés, le nuage de tags sur Google books.

⁸ On ne trouve nulle part, dans les synthèses théoriques et méthodologiques en AD, d'attribution du « dialogisme interdiscursif » et « interlocutif » à Authier. Dans les deux principaux dictionnaires (celui des praxématiciens en 2001, et celui de Charaudeau et Maingueneau de 2002) ces notions sont intégrées ou juxtaposées à la description du dialogisme bakhtinien.

la position inverse d'un dialogisme reversé dans la linguistique de la langue et doté de marqueurs repérables. On passe d'une hypothèse philosophique qui constitue un discours sur le sujet en société à une position linguistique qui décrit des formes grammaticales locales. Je voudrais maintenant tenter d'expliquer cette évolution.

2. Naturalisation et programmation épistémiques

Le dialogisme est partout : en linguistique et en littérature⁹ bien sûr, mais aussi en architecture (Della Casa 2008 sur le dialogisme des formes), en sociologie de l'internet (Vagaan 2006 sur la théorisation de l'*open access* à partir du dialogisme bakhtinien), en épistémologie sociale (Bouvier 2002 sur les épistémologies anti-individualistes reposant sur le soi multiple et les sujets pluriels). La liste est ouverte et la diffusion du dialogisme dans les secteurs les plus divers de la pensée pourrait faire l'objet d'un article entier. Ce que j'appellerai l'industrie dialogique a déjà été critiquée, on l'a vu, mais les raisons épistémologiques de son succès n'ont pas vraiment été abordées. Elles me semblent tenir à une naturalisation de la notion et à sa programmation épistémique.

2.1. Naturalisation et nécessité

Récemment un doctorant en linguistique du discours littéraire me faisait part de ses difficultés : le dialogisme ne marche pas sur mon corpus, me disait-il, je n'arrive pas à travailler avec. Mais qui vous le demande, ai-je répondu. Sa remarque m'a fait comprendre à quel point la nécessité quasiment naturelle du dialogisme s'était imposée dans les routines de l'AD, et j'ai donc relu le corpus théorique de la notion en guettant son expression. On la trouve d'abord dans les textes de Bakhtine, sous la forme de doubles négations, d'adverbes naturalisants, d'indéfinis de la totalité, etc. (soulignés dans les extraits ; ma remarque est valable pour les traductions françaises, je ne peux pas parler du texte russe) :

- [...] *aucun* discours de la prose littéraire [...] *ne peut* manquer de s'orienter dans le « déjà dit », le « connu », l'« opinion publique », etc. L'orientation dialogique du discours est, *naturellement*, un phénomène propre à tout discours (1978 [1934] : 102).
- Un énoncé *ne peut pas ne pas* être, également, à un certain degré, une réponse à ce qui aura déjà été dit sur l'objet donné [...] (1984 [1952-1953] : 300).
- L'énoncé a *toujours* un destinataire [...]. Tout dialogue se déroule, dirait-on, en présence du troisième (1984 [1959-1961] : 336).

Cette évidence est relayée dans la plupart des travaux d'AD qui mentionnent la notion : « de cela découle le caractère *foncièrement* dialogique de *tout* énoncé ou discours [...] », écrit Maingueneau (1984 : 31) ; « Il semble que, à la lecture des textes de Bakhtine, on puisse définir le dialogique comme l'orientation de *tout* énoncé [...] *constitutive* et *au principe* de sa production [...] », lit-on chez Bres et Nowakowska (2005 : 139).

Nulle part on ne trouve de retour critique sur la notion ; elle est « *taken for granted* », dans un accord théorique et méthodologique général. La critique du dialogisme est plutôt l'apanage des spécialistes du discours littéraire, qui estiment, comme le doctorant cité plus haut, que le dialogisme ne « marche pas » sur tous les textes. J'y reviens en détail plus bas. Mais pour l'instant j'essaie de voir quelles sont les implications philosophiques de cette naturalisation.

2.2. Le dialogisme comme propriété naturelle. Enjeux épistémologiques

La naturalisation du dialogisme concerne deux domaines, celui de l'activité langagière et celui des productions discursives. Dans les travaux qui reviennent actuellement aux textes du Cercle dans leur contexte historique, et qui montrent leurs liens avec les philosophies de l'activité (Vygotsky, Louri, Leontiev), le dialogisme concerne l'activité langagière humaine engageant la personne¹⁰.

⁹ Pour une synthèse des places du dialogisme et de la polyphonie dans les grammaires en France, voir Rabatel 2006.

¹⁰ « Ce qui importe, dans tous ces cas, est que ces personnages sont des personnes, et non des positions discursives ou des sujets de l'énonciation. Bakhtine insiste constamment sur le fait que ses personnages sont des "participants réels de la communication verbale" (p. 170), des "personnes participant à la communication verbale" (p. 180), des "participants directs de la communication" (ib.) » (Sériot 2007 ; les pages renvoient à l'édition russe du texte connu en français comme « Les genres du discours »).

Les interprétations linguistiques françaises qui ont désormais statut de mainstream privilégient plutôt le dialogisme comme propriété des discours et de la langue. Or ces deux postures sont lourdes d'implications philosophiques, qui ne sont guère explicitées par les dialogistes. Mais surtout, ce sont des options théoriques, qui, à ce titre, sont à la fois justifiables et falsifiables, et non des évidences objectives que l'on n'aurait pas à fonder.

L'une des questions épistémologiques fondamentales qui traversent tout le 20^e siècle dans de nombreuses disciplines est la conception de l'esprit. Les réponses oscillent entre les deux pôles de l'internalisme et de l'externalisme, et s'expriment de diverses manières selon les disciplines, les époques et les approches adoptées. La question se pose aussi concernant le langage et l'on sait que *Le marxisme et la philosophie du langage* reflète bien ce débat, toujours d'actualité, entre objectivisme abstrait et (inter)subjectivisme social, dont une des formes est le dialogisme. Si le dialogisme est considéré comme une propriété de l'activité humaine, alors il s'inscrit dans une position externaliste, qui privilégie dans la production langagière et l'activité de l'esprit la relation avec l'extérieur plutôt que les compétences internes. L'interprétation française fait glisser le dialogisme de l'activité langagière au produit de cette activité, comme le précise Moirand :

Une relecture des textes de Bakhtine me permet d'avancer que, pour lui, ce ne sont pas les participants de l'interaction verbale qui interagissent (ni les personnes empiriques, ni même les « êtres discursifs » inscrits dans la matérialité textuelle), mais ce sont les discours, les énoncés et les mots eux-mêmes (Moirand 2004 : 197).

Cela implique, on l'a vu, une grammaticalisation du dialogisme qui devient une propriété de la langue, en vertu d'un postulat propre à l'AD dite française, qui, comme l'explique Sitri, « le rapporte à des marques explicites ou à des indices permettant la mise en corpus » (2004 : 183). Ce marquage dialogique de la langue pose plusieurs problèmes :

- Le sujet. Le glissement du dialogisme de l'activité langagière aux productions discursives est problématique dans la mesure où, comme plusieurs auteurs le soulignent, tant Volochinov que Bakhtine, pour des raisons différentes, maintiennent la notion de personne, avec sa conscience et une certaine autonomie. Le dialogisme supposant la subjectivité dans sa définition même, l'idée qu'il soit porté par les discours et non les sujets parlants entre en conflit avec ce postulat philosophique puisque les sujets seraient alors des positions ou des supports, ce qui correspond plutôt à la version althussérienne des années 1960.

- Le contexte social. Le travail sur les marques grammaticales remplace vite, dans la tradition française, la prise en compte des situations sociales (vocabulaire du Cercle) ou des extérieurs constitutifs (vocabulaire de l'AD dite française). L'ensemble des travaux produits ces vingt dernières années autour du dialogisme ne fait qu'une part restreinte à l'histoire, aux contextes sociaux et à l'ensemble des contraintes concrètes de la *vie* (je reprends ce terme aussi simple que chargé, fréquent sous la plume de Volochinov et de Bakhtine). Le raffinement toujours plus grand des sous-catégorisations (dialogisme interdiscursif, interlocutif, autodialogisme) concentre les efforts des analystes sur l'analyse du fil du discours plus que sur les déterminations externes.

- La langue. Mais c'est sans doute la question de la langue qui se pose avec le plus d'acuité : la grammaticalisation du dialogisme, donc sa définition comme ensemble de marques langagières, se fait à partir d'un postulat inverse du Cercle, celui de l'absence de la langue au profit d'un tout discursif sociologique. C'est sans doute Houdebine qui repère le mieux les problèmes que pose l'anti-saussurianisme du Cercle, en se demandant comment, dans cette conception, peut se marquer, « dans les pratiques de langage d'un sujet donné », sa « singularité » : « Sous quel mode s'effectuera l'irruption en langue du hors-langue sur quoi se fonde tout sujet dans sa parole même, et qui échappe, se dérobe à la socialité langagière ? » (1977 : 170). Les réserves d'Authier font écho à cette remarque, comme son choix de la notion d'hétérogénéité plutôt que de dialogisme (ce qui explique sans doute pourquoi les catégories de dialogisme interdiscursif et interlocutif ont été reversées dans le corpus bakhtinien). À sa façon, Rabatel pose 30 ans plus tard la même question que Houdebine, en mettant l'accent sur

[...] la double question du palier pertinent pour le marquage des phénomènes d'hétérogénéité qui ne relèvent pas simplement d'une grammaire, mais encore des interactions, ainsi que la détermination des niveaux où situer l'interprétation, dès lors que l'on réfléchit aux phénomènes de langue... en discours » (2006 b : 167).

Et c'est sans doute la réflexivité de son approche des textes par le biais de la notion de point de vue, qui le garde d'admettre complètement la grammaticalisation du dialogisme

[...] qui ne gagn[e] rien à s'enfermer dans une technicité déconnectée des enjeux interprétatifs/pragmatiques, ni à se limiter à l'analyse des énoncés isolés, *parce que la polyphonie comme le dialogisme requièrent l'analyse des instances et agents qui leur sont consubstantiels* (2006b : 182-183 ; ital. de l'auteur).

Le postulat externaliste est donc remis en cause par la grammaticalisation, qui internalise la notion : si le dialogisme est marqué en langue, conséquence de sa naturalisation, alors il peut relever de la compétence des sujets parlants et n'est plus seulement inférable des échanges en situation (même si, comme le précise Moirand dans son article de 2004, l'analyste part bien des discours pour en inférer des marques). En d'autres termes, la grammaticalisation du dialogisme entraîne sa logocentrisation, ce qui est presque une contradiction dans les termes.

Le dialogisme, une fois naturalisé et grammaticalisé, ne semble plus questionnable. Il est au cœur d'une programmation épistémique robuste de laquelle il semble difficile de s'affranchir. Mais si l'on se souvient qu'il s'agit d'une option théorique reposant sur des choix philosophiques, et non d'une description de la *nature* de la production langagière, alors d'autres postures deviennent possibles¹¹.

3. Des discours sans autre

La naturalisation du dialogisme rend le monologisme impensable. Si le dialogisme est « constitutif », comme l'AD l'affirme désormais, alors tout énoncé, monologal ou dialogal, est dialogique. La catégorie du monologique disparaît purement et simplement. Or, le fait que tout énoncé soit produit par une subjectivité en relation avec d'autres subjectivités et le fait que tout énoncé porte des marques dialogiques constituent deux phénomènes différents. Il n'est pas question ici de contester que l'activité langagière est fondamentalement située dans une interaction, quelle que soit sa forme ; mais on ne contestera pas non plus qu'il existe des discours monologiques (monologiques ou dialogaux) qui mettent en défaut les postulats de la norme dialogique, discours où, dans la matérialité langagière, le locuteur ne rencontre pas les discours antérieurs, ne s'adresse pas à un interlocuteur dans le cadre d'une compréhension responsive et n'est pas son propre interlocuteur (je reprends là les principes courants de la norme dialogique). Bref, des discours qui ne présentent pas de « marques dialogiques » explicites, et que seul un baron de Münchhausen soudain devenu linguiste pourrait dialogiser.

Les observations empiriques de la linguistique spontanée nous enseignent que les hommes parlent seuls, ne s'entendent pas, n'entendent pas les mots des autres, choisissent le sens des mots hors des usages partagés, etc. L'histoire des idées compte plusieurs théories non savantes sur le langage qui pointent des phénomènes contraires au dialogisme (la théorie de l'abus des mots de Locke, par exemple, ou celle que développent tous les textes de Lewis Carroll) ; la langue abonde en expressions qui se rapportent au monologisme (*dialogue de sourds, pisser dans un violon, monologuer, parler tout seul*) ; nous avons tous l'expérience de la surdité de l'autre ou de la nôtre propre, nous nous sommes tous heurtés à l'impossibilité de dialoguer avec un autre que nous avons appelé autiste, nous avons tous été cet autiste, et nous avons peut-être même rencontré le discours pervers de la négation de l'autre. Enfin, nous avons sans doute lu le Camus de *L'Étranger*, le théâtre de Ionesco, de Tardieu, les poèmes de Michaux, les textes de Cayrol, de Blanchot. Bref, nous avons éprouvé des discours sans adresse.

Vue à partir de ces expériences discursives, l'évidence du dialogisme s'effrite et un phénomène « de laboratoire », dirait Latour, se dessine : les textes et discours sur lesquels travaillent les dialogistes pour rendre compte de la présence du dialogisme, sont dialogiques (discours politique, médiatique, littéraire, interactions, confessions, interviews, débats, bref des productions conformes à la norme dialogique). Mais les discours sans autre que je voudrais présenter ici, l'écriture blanche et le discours pervers, font échec au traitement dialogiste de la matérialité langagière.

3.1. Écriture blanche, discours pervers, discours totalitaire

¹¹ La critique de la « Bakhtin industry » en littérature a déjà remis en cause la domination du paradigme dialogique/polyphonie (Malcuzyński 1984, Rabaté 1997).

Rabaté notait en 1997 que le principe dialogique s'accordait mal avec les « textes sombres » du 20^e siècle, Woolf, Joyce, Faulkner, Bernhard, Céline, Sarraute, Beckett :

Mesurée à ces textes dont elle ne veut peut-être rien savoir, la théorie dialogique de Bakhtine peut nous apparaître curieusement optimiste, reposant sur une foi inébranlable en l'échange des consciences et la possibilité de rencontre de voix autonomes. Il y a donc, au cœur de la conception bakhtinienne, une théorie personnaliste de la voix qui résiste difficilement à l'épreuve de textes plus sombres et destructeurs. Si le sujet est en crise, la personne ne se porte pas beaucoup mieux... (Rabaté 1997 : 44).

Il est des textes dont le dialogisme semble en effet ne rien vouloir savoir. Parmi eux, ceux qui relèvent de « l'écriture blanche », notion proposée en 1953 par Barthes dans *Le degré zéro de l'écriture*, et développée par la suite (Rabaté, Viard (dir.) 2009). Ces textes manifestent en particulier une absence énonciative et une lacune de la subjectivité, que Blanchot appelle une « impersonnalité énonciative ». Le dialogisme se définissant à partir de la subjectivité, ces textes, dans certaines de leurs zones, échappent largement à son « principe », sauf à y reverser la présence d'une intersubjectivité en structure profonde, dans une optique générativiste qui nous ramène à la essentialisation. Je prends l'exemple de ce passage de *Plume* de Michaux :

Étendant les mains hors du lit, Plume fut étonné de ne pas rencontrer le mur. « Tiens, pensa-t-il, les fourmis l'auront mangé... » et il se rendormit.

Peu après, sa femme l'attrapa et le secoua : « Regarde, dit-elle, fainéant ! Pendant que tu étais occupé à dormir, on nous a volé notre maison ». En effet, un ciel intact s'étendait de tous côtés. « Bah, la chose est faite », pensa-t-il.

Peu après, un bruit se fit entendre. C'était un train qui arrivait sur eux à toute allure. « De l'air pressé qu'il a, pensa-t-il, il arrivera sûrement avant nous » et il se rendormit.

Ensuite le froid le réveilla. Il était tout trempé de sang. Quelques morceaux de sa femme gisaient près de lui. « Avec le sang, pensa-t-il, surgissent toujours quantité de désagréments ; si ce train pouvait n'être pas passé, j'en serais fort heureux. Mais puisqu'il est déjà passé... » et il se rendormit.¹²

Si les segments de discours direct, le cadratif *en effet*, la construction *c'était... qui*, et plus généralement les marques de subjectivité (les évaluations quantitatives en particulier) relèvent bien d'une énonciation dialogique, d'autres zones annulent l'autre en discours : le leitmotiv « et il se rendormit », la description corporelle avant et après l'accident, l'effacement du point de vue perceptif (« un bruit se fit entendre »).

Plus généralement, certains théoriciens estiment que le dialogisme n'est pas repérable ni même présent dans tous les textes littéraires, car, comme le souligne Olsen, il « ne se laisse pas définir par des moyens linguistiques » (2002 : 2). Olsen considère en effet que « le dialogisme réalise probablement une attitude d'esprit qui [...] accepte le dialogue, passe la parole à l'autre, etc. Il est possible, poursuit-il, que la pragmatique puisse décrire des formes ouvertes au dialogisme [...] mais, et c'est un point important, dans les textes littéraires les expressions utilisées ne constituent qu'un premier plan, le plan de l'expression [...] qui sert à la constitution du sens global de l'oeuvre, mais sans pour autant la déterminer » (2002 : 7). La place me manque pour aborder les théories non communicationnelles du récit qui constituent également de puissants obstacles à une approche dialogique des textes¹³. Il faudrait étudier de près le rapport entre les hypothèses du narrateur absent et du discours sans autre ; on y découvrirait sans doute des conditions de révision du principe dialogique (sur le narrateur absent, voir Patron 2009).

Quelque chose d'analogue à l'écriture blanche se retrouve dans le discours pervers, d'où l'autre est absent (Ballans 2007). J'entends par discours pervers, à la suite de psychanalystes comme Racamier, Aulagnier ou Rosolato, le discours de celui dont la *structure* psychique est décrite comme perverse. Cela veut dire que la perversion, dans cette perspective, n'est pas une déviance, et encore moins une pathologie mentale. Je l'envisage ici comme une posture discursive présente dans l'expérience de tout un chacun. Le discours pervers se constitue de paroles non adressées, puisqu'il n'y a pas de possibilité pour des êtres-sujets dans l'univers du pervers (autrui est un objet à assujettir), installant un lien référentiel direct entre le discours et la réalité (excluant donc la

¹² Michaux, H. (1938), *Plume*, section « Un certain Plume » I, « Un homme paisible ».

¹³ Sur certaines formes d'énoncés non communicationnels, voir Paveau 2009a.

représentation et la signification¹⁴), et assignant un sens contingent aux signifiants, indépendamment des usages partagés dans une communauté des locuteurs. « Le pervers, explique Rey-Flaud, effectue ce forçage au moment où en “hallucinant le phallus”, il produit en lieu et place du signe arbitraire un signe motivé soumis à sa volonté. Cette opération est bien une entreprise de subversion du langage, puisqu’elle réalise une représentation “forcée” au lieu où se perd normalement le “représentant” (non représentatif) de la représentation » (Rey-Flaud, 1994 : 298). Le « mot d’autrui » cher aux dialogistes devient alors un « mot de soi seul », outil non plus de communication mais de sidération. Pour Klossowski, « le geste singulier du pervers vide d’un coup tout contenu de parole, puisqu’il est à lui seul tout le fait d’exister » (1967 : 33). Contrairement au dialogisme, la perversion expulse l’altérité hors de soi. Van Hooland, travaillant sur la maltraitance langagière des enfants, souligne que dans ce type de discours, l’échange repose surtout sur des actes de langage unilatéraux (de l’adulte vers l’enfant), sans retour ni reformulation possible, donc sans interprétation ; l’enfant est alors plongé dans une insécurité communicationnelle maximale, par défaut de dialogisme précisément (Van Hooland 2007). D’une manière plus générale, des formes langagières comme les énoncés expressifs (avec le cri comme gradient extrême de monologisme) ou certains performatifs en 3^e personne (les énoncés magiques par exemple) dessinent des zones (non) communicationnelles monologiques. Ces traits « monologiques » se retrouvent dans ce que l’on appelle à la suite de Faye le « langage totalitaire ». Je passe plus vite sur ce type de discours, mieux connu et davantage fréquenté par les linguistes que les précédents (mais rarement à propos du dialogisme), et je commente un seul phénomène, celui de l’intonation. La remarque de Volochinov est célèbre et souvent citée : « Dans l’intonation, le discours entre en contact immédiat avec la vie. Et c’est avant tout dans l’intonation que le locuteur entre en contact avec les auditeurs : l’intonation est par excellence sociale » (dans Todorov 1981 : 74). Or, notre expérience discursive nous a fait rencontrer l’atonalité de la sidération et de l’absence à soi-même et à l’autre. Les observateurs du fonctionnement du langage en situation totalitaire rapportent aussi des phénomènes d’atonalité collective : « Durant toute sa durée et son extension, la LTI demeura pauvre et monotone, et “monotone” est à prendre aussi littéralement qu’auparavant “fixé” » (Klemperer 1996 [1975] : 45-46). Klemperer insiste dans l’ensemble de l’ouvrage sur ces phénomènes d’homogénéité, de fixation, de monosémie et de normalisation extrême, qui invalident l’hypothèse du dialogisme *constitutif*. Discours sans adresse, discours sans autre, ces pratiques langagières appartiennent à nos expériences d’êtres parlants en société, même si la théorie linguistique semble vouloir dessiner des discours plus acceptables.

3.2. La fonction dialogique. Rendre la réalité acceptable.

Ce sous-titre est doublement... dialogique, faisant allusion aux titres des ouvrages de Danblon (*La fonction persuasive*) et de Boltanski (*Rendre la réalité inacceptable*¹⁵). Je voudrais proposer ici la synthèse des analyses précédentes et montrer que le dialogisme est aussi, et peut-être surtout, un irénisme épistémologique et philosophique.

La notion me semble en effet dotée d’une fonction sociale pacificatrice (ce que j’appelle la fonction dialogique) permettant d’éviter la réalité du conflit et de la destruction du lien qui est cependant au cœur de la vie humaine. C’est en ce sens que je parle de norme dialogique, et que j’avancerai que le dialogisme est un normativisme. Sériot repère cela déjà dans les textes de Volochinov, dont il pointe le conformisme, en particulier dans sa conception de la famille, sa défense de la hiérarchie, et son évaluation négative de l’homme qui se détache du groupe (Sériot 2008). Il cite en particulier un passage de « La structure de l’énoncé » qui disqualifie l’aventure individuelle du solitaire ou du marginal, celui qui « a perdu son auditeur intérieur », dont l’existence et la « conduite sociale ne sont plus dirigées que par des penchants et impulsions absolument contingents, irresponsables et sans principe » (p. 296 dans Todorov 1981). Le verdict est sans appel : « [...] semblable arrachement de la personne au milieu idéologique qui l’a nourrie peut mener en fin de compte à une désagrégation complète de la conscience, à la folie ou à l’idiotie » (2008 : 98 ; trad. de Sériot). La naturalisation du dialogisme dans le mainstream actuel, loin de n’être qu’une affaire de théorie

¹⁴ Une des formes de pensée du pervers est la pensée opératoire, une pensée concrète, sans subjectivité ni réflexivité, qui se fixe sur des mécanismes et des opérations.

¹⁵ Boltanski, L. (2008), *Rendre la réalité inacceptable. À propos de La Production de l’idéologie dominante*, Paris, Demopolis.

linguistique, s'inscrit dans un ensemble contemporain de normes de pensée marqué par la crise de la rationalité qui est aussi une crise de la critique (Danblon 2005). Le dialogisme permet de maintenir la fiction du lien social et de l'accord, et d'éviter le principe d'incertitude (Boltanski 2009), qui est aussi un principe de déséquilibre. Il permet de garantir une image idéalisée de la relation langagière qui est déjà, selon Sériot, celle qui apparaît dans les écrits du Cercle : « La société n'est pas traversée de conflits ou de contradictions, elle est faite de «situations» qui rassemblent des «gens» qui, tout en étant en situation d'altérité mutuelle, se rassemblent du fait de leur connaissance exacte de ce qu'on doit dire et de la façon dont on doit se comporter dans chaque «situation» » (Sériot 2005 : 215). La fonction dialogique est alors une fonction de régulation sociale et l'on en trouve parfois quelques signes dans les travaux des linguistes : Rabatel mentionne par exemple en conclusion de son article sur la dialogisation les « exigences de dialogue et de compréhension à la hauteur du projet bakhtinien, dont devraient profiter les sciences humaines en général et les sciences du langage en particulier » (2006a : 74).

Conclusion

Dans ce travail, j'ai voulu rendre compte, sous le regard d'une philosophie du discours intégrant une épistémologie :

- d'un trajet épistémologique, celui d'une notion née dans un contexte philosophique externaliste, qui, à travers les interprétations dont elle a fait l'objet, s'est internalisée en se grammaticalisant ;
- d'une programmation épistémique qui impose, au sein d'un « océan dialogique » (l'expression est de Rabatel 2006b) l'idée d'un dialogisme naturel de l'interaction, du discours et de la langue, rendant impensables les conceptions alternatives ;
- d'une fonction sociale du dialogisme qui installe une fiction irénique permettant d'éviter le conflit et le risque de désagrégement des liens sociaux.

L'« industrie » dialogique est une chose étrange : elle coexiste tranquillement avec ses contestations les plus radicales, sans en sembler interrogée. Qu'il suffise de penser à toutes les figures d'autres insupportables qui jalonnent l'histoire de l'humanité (le monstre, le diable, la sorcière, le fou, l'alien...) ; au paradigme de l'indicible et de l'incommunicabilité qui traverse toute la littérature depuis l'Antiquité ; et simplement, à nos épreuves de langage, quotidiennement renouvelées, qui nous disent que nos mots sont parfois désertés par la voix d'autrui.

Bibliographie

Les liens internet ont été vérifiés le 23 février 2010

- AGUEEVA, I. (2004) « Le M. Bakhtine "français" », communication au colloque *Représentations de la Russie : dire et connaître*, Institut Européen Est-Ouest, ENS LSHS, http://cid.ens-lsh.fr/russe/lj_agueeva.htm
- AUTHIER, J. (1982) « Hétérogénéité montrée et hétérogénéité constitutive », *DRLAV* 26, 91-151.
- AUTHIER-REVUZ, J. (1995) *Ces mots qui ne vont pas de soi*, Paris, Larousse.
- BAKHTINE, M.
- (1970 [1963]) *Problèmes de la poétique de Dostoïevski*, trad. G. Verret, Lausanne, L'Âge d'homme.
 - (1978 [1975]) *Esthétique et théorie du roman*, trad. D. Olivier, Paris, Gallimard (1934 : « Du discours romanesque »)
 - (1984 [1979]) *Esthétique de la création verbale*, trad. A. Aucouturier, Paris, Gallimard (1952-1953 : « Les genres du discours », 1959-1961 : « Le problème du texte dans les domaines de la linguistique, de la philologie, des sciences humaines »).
- BALLANS, P. (2007) *L'écriture blanche : un effet du démenti pervers*, Paris, L'Harmattan.
- BOLTANSKI, L. (2009) *De la critique*, Paris, Gallimard.
- BOTA, C., BRONCKART, J.-P. (2007) « Volochinov et Bakhtine : deux approches radicalement opposées des genres de textes et de leur statut », *Linx* 56, 73-89.
- BOUVIER, A. (2002) « Un modèle polyphonique en épistémologie sociale », *Revue européenne des sciences sociales* XL-124, 39-58.
- BRES, J., NOWAKOWSKA, A. (2005) « Dis-moi avec qui tu "dialogues", je te dirai qui tu es... », *Marges linguistiques* 9, 137-153.

- BRES, J. et al. (dir.) (2005) *Dialogisme et polyphonie : approches linguistiques*, Bruxelles, De Boeck Université.
- BRES, J., MELLET, S. (2009) (dir.) « Dialogisme et marqueurs grammaticaux », *Langue française* 163.
- DANBLON, E. (2005) *La fonction persuasive*, Paris A. Colin.
- DELLA CASA, F., 2008, « Le principe dialogique », *Tracés* 13/14, 17-20.
- DEPRETTO, C. (éd.) (1997) *L'héritage de Bakhtine*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux.
- HOLQUIST, M. (2002 [1990]), *Dialogism : Bakhtin and his world*, London, Routledge.
- HOUDEBINE, J.-L. (1977), *Langage et marxisme*, Paris, Klincksieck.
- KLEMPERER, V. (1996 [1975]), *LTI, La langue du III^e Reich*, trad. É. Guillet, Paris, Albin Michel.
- KLOSSOWSKI, P. (1967) *Sade mon prochain*, Paris, Le Seuil
- MAINGUENEAU, D. (1984), *Genèses du discours*, Bruxelles, Mardaga.
- MALCUZYNSKI, P. (1984), « Critique de la (dé)raison polyphonique », *Études françaises*, 20-1, 45-56.
- MARKOVÁ, I. (2003) *Dialogicality and social representations. The dynamics of mind*, Cambridge, Cambridge University Press.
- MOIRAND, S. (2004) « Le dialogisme, entre problématiques énonciatives et théories discursives », *Cahiers de praxématique* 43, 189-220.
- MORSON, G. S. (1986) « The Baxtin Industry », *Slavic and East European Journal* 30.1, 81-90.
- MORSON, G.S., EMERSON, C. (1988) (eds) *Rethinking Bakhtin : Extensions and challenges*, Evanston, Ill. Northwestern University Press.
- NOWAKOWSKA, A. (2005) « Dialogisme, polyphonie : des textes russes de M. Bakhtine à la linguistique contemporaine », dans Bres J. et al. (dir.) 2005 : 9-19
- OLSEN, M. (2002), « Remarques sur le dialogisme et la polyphonie », *Polyphonie* 6, numéro spécial, <http://www.hum.au.dk/romansk/polyfoni/frapolyphonie.htm>
- PATRON, S. (2009), *Le Narrateur. Introduction à la théorie narrative*, Paris, A. Colin.
- PAVEAU, M.-A.
- 2009a : « Une énonciation sans communication : les tatouages scripturaux », *Itinéraires Itc*, Paris, L'Harmattan, 81-105.
 - 2009b : « L'éthique des paradigmes. Mémoire et démémoire scientifique », dans *La rhétorique de la critique dans le discours universitaire. Conflits, polémiques, controverses*, actes du colloque international de Varsovie, 22-25 avril 2009, Université de Varsovie (à par. 2010).
 - 2010a : « Vices et vertus du discours universitaire. Une perspective éthique », dans *Les discours universitaires : formes, pratiques, mutations*, actes du colloque international de Bruxelles, avril 2008, Paris, l'Harmattan, 111-124, http://www.ulb.ac.be/philo/dll/colloques/discours_universitaire/pre_publication
 - 2010b « Interdiscours et intertexte », dans *Linguistique et littérature, Cluny 40 ans après*, actes du colloque international de 2007, Besançon, PUFC, 93-105.
- PEYTARD, J. (1995), *Mikhaïl Bakhtine. Dialogisme et analyse du discours*, Paris, Bertrand Lacoste.
- RABATÉ, D. (1997), « Bakhtine chez Beckett et Bernhard (voix, idée et personnage dans la théorie dialogique) », dans Depretto (éd.), 32-46.
- RABATÉ, D., VIARD, D. (2009) (dir.) *Écritures blanches*, Saint-Étienne, Publications de l'université de Saint-Étienne.
- RABATEL, A.
- (2006a), « La dialogisation au cœur du couple polyphonie/dialogisme chez Bakhtine », *Revue Romane* 41-1, 55-80.
 - (2006b) « Genette, les voix du texte et la dialogisation », *Recherches linguistiques* 28, 165-188.
- REY-FLAUD, H. (1994) *Comment Freud inventa le fétichisme*, Paris, Payot.
- SCHEPENS, P. (1999), *Linguistique dialogique et psychanalyse*, Besançon, PUFC.
- SÉRIOT, P.
- (2005) « Bakhtine en contexte : dialogue des voix et hybridation des langues (le problème des limites) », dans Zbinden, K., Weber-Henking, I. (éds) *La quadrature du cercle de Bakhtine*, Centre de traduction littéraire 45, Université de Lausanne, 203-225.
 - (2007), « Généraliser l'unique : genres, types et sphères chez Bakhtine », *Texte !* XII-3, <http://www.revue-texto.net/index.php?id=605>.

- (2008) « Volochinov, la sociologie et les Lumières », *Slavica Occitania* 25, 89-108.
- SITRI, F. (2004) « Dialogisme et analyse de discours : éléments de réflexion pour une approche de l'autre en discours », *Cahiers de praxématique* 43, 165-188.
- TODOROV, T. (1981) *Mikhaïl Bakhtine, le principe dialogique*, Paris, Seuil.
- VAAGAN, R.W. (2006) « Open Access and Bakhtinian Dialogism », in Martens B., Dobрева M. (eds), *Digital Spectrum : Integrating Technology and Culture*, http://elpub.scix.net/cgi-bin/works/Show?210_elpub2006, 165-174.
- VAN HOOLAND, M. (2007) *Maltraitance communicationnelle. L'histoire communicationnelle dans les récits d'enfance maltraitée*, Paris, L'Harmattan.
- VAUTHIER, B. (2003) « A la recherche des interlocuteurs occidentaux de Bakhtine et de son Cercle », *Cahiers de l'ILSL* 14, 229-245.
- VOLOCHINOV, V.N. (1929), *Le marxisme et la philosophie du langage*, trad. M. Yaguello (sous le nom de M. Bakhtine), Paris, Éditions de Minuit.
- VOLOCHINOV, V.N., (1930), « La structure de l'énoncé », dans Todorov, T. (1981), 287-316.